

De la surface aux réseaux Nouvelles spatialités du polar montréalais

Pierre-Mathieu Le Bel

Volume 50, numéro 141, décembre 2006

Les chantiers de la géographie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014895ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014895ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Bel, P.-M. (2006). De la surface aux réseaux : nouvelles spatialités du polar montréalais. *Cahiers de géographie du Québec*, 50(141), 515–522.
<https://doi.org/10.7202/014895ar>

De la surface aux réseaux

Nouvelles spatialités du polar montréalais

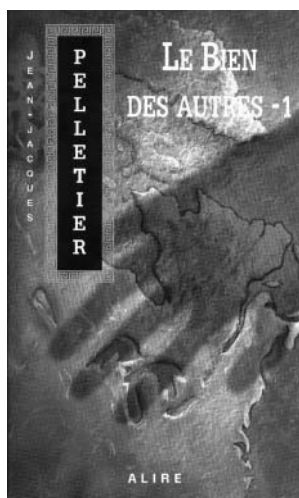
Pierre-Mathieu LE BEL
Université d'Ottawa
perduenchine@yahoo.com

What is late Victorian England like? What are some of the major beliefs, values, and fears of that time and place? For a comprehensive answer, read the texts: those of landscape, of government documents and statistics, of sermons and tracts. Read also, with a critical eye, The Complete Sherlock Holmes.

Yi-Fu Tuan, *The Landscape of Sherlock Holmes*

Sur la page couverture du premier tome du *Bien des autres* (figure 1), le polar de Jean-Jacques Pelletier (2001), on voit une carte représentant le nord-est de l'Amérique du Nord. Il s'agit d'une carte toute simple où n'apparaissent pas les frontières. Communiquer au lecteur où commencent l'Ontario et les États-Unis n'était pas l'objectif du cartographe. Sur ce Québec grossièrement défini s'étend l'ombre d'une main qui présage des luttes géopolitiques à venir au fil des 800 prochaines pages. Cette om-

Figure 1



bre semble laisser supposer la présence d'une entité lointaine aux prétentions planétaires. La couverture du second tome nous laisse voir, en plus d'une carte, l'image de manifestants à la cause inconnue et, du coup, les luttes internationales se trouvent liées aux manifestations locales des antagonismes. On le devine, les lieux du crime de ce polar ne sont pas confinés au même endroit.

Le présent texte a pour but de montrer ce que la géographie littéraire, ici celle du roman policier auquel Montréal sert de scène, peut apporter au discours de la géographie urbaine et à la réflexion portant sur la métropole québécoise. Nous verrons que les protagonistes, à travers leurs façons de concevoir, de vivre leur espace, peuvent alimenter la réflexion sur la ville et compléter ainsi un travail de conceptualisation d'un monde urbain jusqu'ici surtout tourné vers les questions de politique, d'économie et de sociologie.

Peu de géographes se sont intéressés à l'espace montréalais tel que porté par des œuvres littéraires et aucun ne l'a fait par l'entremise du roman policier. Dans ce domaine, on ne peut compter que sur Pierre Deslauriers (1994) qui faisait ressortir les territoires francophones et anglophones de Montréal séparés par la zone de la *Main*, et sur Marc Vachon (2003) qui s'est intéressé à Patrick Straram et aux mouvements d'avant-garde de la contre-culture québécoise des années 1960. Chez les littéraires,



on a été plus nombreux à s'intéresser à la question spatiale, sans toutefois parler de polar. Par exemple, LaRue et Chassay (1989), dans leurs *Promenades littéraires dans Montréal*, ont porté une attention particulière à différents thèmes dont plusieurs sont des lieux, un souci bien proche de celui du géographe, mais sans en utiliser les concepts.

Si dans ces études, le polar est absent, c'est sans doute un peu parce que le roman policier est souvent considéré comme un genre mineur quand on le compare à la *grande* littérature. À ce propos, Norbert Spehner, un littéraire, s'est penché sur le sujet en 2000 en publiant un ouvrage sur le roman policier en Amérique française. Le livre dresse un historique du genre, en fait la typologie et confond ceux qui croyaient le genre policier absent au Québec. En effet, on trouve chez nous de plus en plus de romans policiers de qualité et leur popularité ne se dément pas depuis une bonne décennie. Cet engouement serait même généralisé. Ainsi, le *Nouvel Observateur* réalisait dernièrement un dossier sur le polar et sa popularité grandissante.

Géographie du polar

Genre éminemment urbain, le polar est né avec la ville industrielle. Il fournit de nombreuses représentations de l'espace urbain que des géographes du monde entier, tels des détectives, ont exploré :

The detective is the one who looks and listens, who moves through this morass of objects and events in search of the thought, the idea that will pull all those things together and make sense of them. In effect, the writer and the detective are interchangeable. The reader sees the world through the detective's eyes, experiencing the proliferation of its details as if for the first time (Farish, 2005 : 98).

Cette citation rend en effet bien compte de l'esprit qui pouvait animer celui des géographes intéressés au roman policier. Le détective y est vu comme une sorte de flâneur baudelairien, fin analyste de la réalité sociale et fin descripteur du paysage. C'est le cas de tout auteur en général aux yeux des premiers géographes dits humanistes qui se sont penchés sur la littérature. Douglas McManis (1978) considère tout auteur comme une source de données complémentaires permettant de confirmer ou d'infirmer des faits obtenus ailleurs. Yi-Fu Tuan (1985), quant à lui, ira chercher dans les œuvres de Conan Doyle le *sense of place* de la tradition humaniste américaine. Ainsi, pour lui, le roman policier, particulièrement les aventures de Sherlock Holmes, est révélateur de ce qui est source d'angoisse pour le citoyen. C'est aussi parce qu'il le voit comme bon porteur du *sense of place* que Gary Hausladen, dans *Places for Dead Bodies* (2000), fait un tour d'horizon mondial du genre policier. Comme McManis, Hausladen croit que le succès auprès du public, et de plus en plus auprès de la critique, justifie qu'on voit dans le polar une source d'informations pour le géographe.

La nouvelle géographie culturelle renouvelle aussi les discussions sur ce que la géographie peut attendre de la littérature (Brosseau, 2003). Sans ignorer les apports possibles du genre policier pour la compréhension du *sense of place*, des auteurs comme Schmid (1995), Howell (1998) et Farish (2005) s'intéressent pour leur part aux représentations et aux relations de pouvoir entre classes, genres et ethnies et leurs résonances dans la ville du roman policier, mais aussi du roman policier sur ces relations de pouvoir. Selon Schmid (1995), le polar exprime un point de vue individualiste qui l'empêche de

porter un regard critique sur la spatialisation du pouvoir. Le roman policier classique (les aventures de Holmes, Maigret ou Poirot, par exemple), au moyen de la résolution d'une énigme par un héros, montre au lecteur qu'il est possible d'avoir un certain contrôle sur le chaos urbain. Schmid croit que la figure du détective est devenue moins sûre d'elle avec le temps, la ville devenant à ses yeux de plus en plus anxiogène. Le détective ne maîtrise plus son environnement comme le faisait un héros à la Holmes. Du coup, les lecteurs, qui sont de plus en plus témoins des angoisses existentielles des personnages, sont aussi confrontés à une image plus chaotique de l'urbain.

Pour Howell (1998), l'intérêt des représentations de la ville dans le roman policier réside dans le fait que le détective, comme le géographe urbain, croit connaître la ville et prétend avoir un discours qui reflète la ville telle qu'elle est. En ce sens, le texte du détective est porteur de remises en question pour le géographe. Le genre policier procédural, parce qu'il inscrit le héros dans la structure sociale du travail, de la famille, lui enlève le pouvoir d'incarner la subjectivité toute puissante du détective flâneur. Par sa plus grande attention aux détails, le roman policier procédural permet de tracer une carte du milieu urbain tout en faisant ressortir l'impossibilité de le connaître en entier. En ce sens, Howell (1998) estime qu'il rend justice à la ville. Farish (2005) dirait que le genre policier est utile au géographe parce qu'il met en lumière des zones grises du milieu urbain tels les quartiers industriels ou les ghettos. Le héros du roman noir serait celui qui démontre une plus grande mobilité entre des territoires hétérogènes.

Les contributions des Schmid, Howell et Farish ont le mérite de recourir à l'usage d'éléments théoriques de géographie sociale urbaine dans l'analyse littéraire. Il semble cependant qu'il est possible de pousser plus loin leur réflexion en la positionnant à une échelle plus globale. Les travaux sur la ville laissent croire que lorsqu'on s'intéresse aux relations de pouvoir dans la ville. En fait, ils ne se limitent ni sur les frontières municipales, ni sur un rapport entre la ville et l'État. De plus, les géographes qui étudient les concepts de mondialisation, de reterritorialisation et de métropolisation le font généralement soit sous l'angle de l'économie ou sous celui de la politique, rarement sous celui des représentations. C'est un vide qui est susceptible d'être comblé par la conjonction relativement inédite du regard de la géographie et de celui de l'analyse littéraire pour saisir le sens et les manifestations variées de la métropolisation dans l'univers romanesque. En m'inspirant des travaux de Howell (1998) et Farish (2005), j'espère arriver à faire s'exprimer une partie de cette identité silencieuse et montrer comment l'analyse littéraire peut nous aider à penser autrement la géographie urbaine.

Dans cette perspective, c'est à une recherche d'une meilleure compréhension des pratiques de l'espace montréalais par le roman policier et à une recherche de l'insertion du cadre local dans le contexte global que je vous convie. Il m'a semblé intéressant de faire une comparaison de romans policiers montréalais de deux époques en soutenant que ce genre témoigne des changements de la ville en voie de globalisation et qu'il peut susciter des discussions plus générales sur ce thème.



Des surfaces aux réseaux

Les polars que j'ai étudiés ont été choisis au fil des découvertes, des disponibilités aussi, surtout dans le cas des plus anciens. Ils se devaient d'être des polars montréalais afin que la majeure partie de l'action se déroule dans la région métropolitaine de Montréal. Les remarques qui suivent sont issues de l'étude de huit polars. *Un homme, rue Beaubien*, de Chicoine et *Le flic de Montréal*, de Trevanian datent respectivement de 1967 et de 1976. Le premier a été écrit en français et le second en anglais sous le titre original *The Main*. Plus près de nous, j'ai choisi le polar de Benoît Bouthillette, *La trace de l'escargot* (2005), deux livres de Jacques Bissonnette, *Gueule d'Ange* (1998) et *Sanguine* (1994) et *Le bien des autres* de Jean-Jacques Pelletier (2001 et 2002).

Dès la seconde page de *Un homme, rue Beaubien*, le héros nous informe : « je m'appelle Jean Danou et j'habite Montréal » (Chicoine, 1967 : 8). Nous voilà bien situés, d'autant plus que le titre est on ne peut plus clair : voilà une histoire montréalaise. Elle se passe de surcroît en hiver, comme pour lui donner une identité encore plus forte, identité entièrement assumée par le héros. Cette *montréalité*, aussi apparente chez Trevanian, est notamment construite autour de références à de nombreux lieux réels et de descriptions assez détaillées de la vie sur le boulevard Saint-Laurent (Trevanian), dans la rue Beaubien, ou Ontario, ou de trajets à bord de l'autobus de la rue Saint-Denis (Chicoine). Au contraire, le lecteur de Bissonnette (1994 ; 1998) a du mal à reconnaître les lieux de l'action ; tout au plus peut-il reconnaître les secteurs de la ville. Chez Bouthillette (2005), on a bien affaire à un détective qui fréquente des salles de spectacles ou des bars montréalais connus, mais sans aller jusqu'à la description des lieux ; il nous informe plutôt des genres musicaux, des styles vestimentaires ou des sujets d'actualité de l'heure.

Contrairement à Trevanian, dont le roman se déroule entièrement dans la zone de la *Main*, et à Chicoine, qui couvre le Mile-End, le Plateau et le *Red Light*, Bouthillette et Bissonnette font circuler leurs héros dans des territoires plus étendus. Avec le premier, nous sillonnons le sud de la ville depuis la rue Parthenais à la Bourse de Montréal et du Vieux-Port à la rue Sherbrooke. De plus, le lieutenant Sioui fait référence à Cuba, au Saguenay et à la Côte-Nord. Bouthillette, quant à lui, nous amène de Montréal-Nord au Centre-Sud, de Côte-des-Neiges et de Notre-Dame-de-Grâce au centre-ville, et évoque le lac des Deux-Montagnes et la Gaspésie, notamment.

En trente ans, les intrigues se sont donc faites plus consommatrices d'espace. Mais si les distances s'allongent, leur maîtrise diminue. Lapointe (le héros de Trevanian) et Danou sont deux marcheurs. Aucun n'a de voiture et le premier n'a même pas de permis de conduire. Avec eux, c'est par les pieds – pour paraphraser le géographe Raoul Blanchard – autant que par les yeux que la ville est appréhendée, apprivoisée. Ces détectives entretiennent un rapport de proximité, même d'intimité, avec leur territoire. Ils en connaissent les habitants et en partagent les coutumes en même temps qu'ils ressentent un intérêt presque académique pour le spectacle de la vie quotidienne qui s'offre à eux. Nous retrouvons bien là la figure du flâneur. Le détective assiste au spectacle de la ville, en même temps qu'il tâche de mettre un peu d'ordre dans le chaos ambiant.

Les polars plus récents, en contraste, mettent en scène des héros dont on nous cache le degré de mobilité. Les déplacements s'effectuent en voiture, moments au cours desquels les personnages discutent ou réfléchissent. Ou bien on le constate après coup. Ceci est d'autant plus intéressant que l'inspecteur Sioui, le détective de Bouthillette, marcheur sans permis de conduire de son état, ne fait pas exception : ses déplacements sont l'occasion d'ellipses et se font le plus souvent en taxi. Ce n'est alors pas tant sur les descriptions que peut s'appuyer une étude géographique de la ville du roman policier, même procédural, mais sur la mobilité soit physique soit, disons, conceptuelle du héros entre zones branchées et non branchées. Comme Farish qui prétendait que le détective est celui qui est mobile, qui passe d'une zone d'ombre à une zone moins marginale, le détective d'aujourd'hui est mobile, mais cette fois sur un plan informationnel. Il ne ressent pas d'affection particulière pour le lieu où il enquête. Il ne connaît pas ses habitants, et leurs coutumes lui sont le plus souvent étrangères.

Il semble donc que l'on puisse répartir les détectives en deux catégories : les explorateurs de surface et ceux que j'appellerai *explorateurs de réseaux*. Les explorateurs de surface sont des personnages qui maîtrisent la connaissance du territoire physique qui les entoure. La résolution de l'énigme à laquelle ils sont confrontés dépend directement de la maîtrise d'une aire géographique. Les explorateurs de réseaux ne possèdent pas cette maîtrise : pour eux, le territoire apparaît discontinu, car les réseaux de contacts comptent davantage. Ils trouvent la solution à l'énigme parce qu'ils savent où, ou à qui, poser des questions. Leur pouvoir sur l'urbain ainsi que sur le territoire est proportionnel à leur maîtrise des réseaux. Les deux catégories d'individus, explorateurs de surface et de réseaux, se situent aux extrêmes d'un continuum dans lequel on pourrait placer chacun des personnages. L'inspecteur Théberge du *Bien des autres*, par exemple, est l'explorateur de surface qui permet aux branchés d'avoir une emprise sur le territoire physique, mais lui-même doit avoir recours à d'autres informateurs. On peut voir dans ce passage de la surface au réseau l'expression de l'éclatement du territoire urbain, de son morcellement en petites unités entre lesquelles les échanges, même sur de longues distances, sont facilités par les nouvelles technologies. Peut-on y voir une expression de la fin de l'unité du milieu urbain, de la fragmentation socio-spatiale dont on parle si souvent dans la recherche sur l'urbain contemporain ?

Ce serait oublier que le détective ne travaille plus seul. Si le détective d'autrefois était un solitaire, il semble que le détective d'aujourd'hui ne puisse plus travailler seul. Sa déconnexion d'avec le lieu l'oblige désormais à recourir à des personnages secondaires mais non moins essentiels. Si les héros se font explorateurs de réseaux, pour résoudre l'énigme, tous doivent faire appel à des explorateurs de surface. Pour Bissonnette, ce sera à une travailleuse de rue ou à des enfants, et pour Bouthillette, à un chauffeur de taxi. Tous ces personnages secondaires sont détenteurs d'un savoir territorial qui fait défaut au héros de polar.

Cela est d'autant plus intéressant que même les criminels sont devenus branchés, des explorateurs de réseaux à l'image des détectives. Ce sont des gens qui savent comment fonctionnent les flux à travers les réseaux de l'art *gore* et des médias (Bissonnette et Bouthillette) ou de la pègre mondiale (Pelletier). Et tout comme les héros, souvent les vilains doivent recourir aux explorateurs de surface qui permettent une plus



grande emprise sur le lieu, mais pas toujours. C'est peut-être ce qui les rend encore plus menaçants : ils maîtrisent à la fois le réseau et la surface, et sont d'autant plus difficile à attraper.

Parce qu'il éclate, on peut difficilement tracer les frontières de l'espace montréalais. Les personnages d'aujourd'hui sont beaucoup plus au fait des rouages d'une société urbaine mondialisée. Trevanian et Chicoine avaient tous deux mis en scène des polars totalement urbains et montréalais. Si leurs personnages faisaient parfois référence à la campagne, celle-ci restait circonscrite au passé. Au contraire, Bissonnette situe ses dénouements à la campagne. Cette dernière exprime pour lui le calme après le chaos. C'est vers la campagne que tendent les désirs des héros parfois mis en scène par des descriptions bucoliques empreintes de clichés. Hyper branché, le héros souhaite la déconnexion. Il doit parfois aller aussi loin que Cuba pour y arriver, parfois aussi près qu'au lac des Deux-Montagnes. Le Montréal de Jean-Jacques Pelletier va au-delà des distinctions classiques entre ville et campagne. L'action du *Bien des autres* se déroule surtout à Montréal, mais des centres décisionnels sont situés à Drummondville, North Hatley et Massawipi, là où l'on peut planifier le sort de la planète tout en jouissant de l'image de la brume sur le lac. La ville métropolisée n'est plus limitée au territoire de la ville de Montréal proprement dit. C'est l'efficacité des communications qui importe, si bien que le Montréal de Pelletier est le grand Montréal, celui que recoupent les infrastructures des nouvelles technologies de l'information. Ce n'est pas une frontière incarnée par la continuité du bâti qui compte, mais celle de la continuité du *branché*. Le Montréal du polar semble se diluer dans sa région, dans le Québec et dans le monde.

Conclusion

J'ai montré qu'il est possible de trouver dans le polar une reformulation progressive de la façon dont les personnages vivent leur espace. L'intrigue policière montréalaise est de plus en plus consommatrice d'espace. Mais si le territoire s'étend, la maîtrise de l'espace diminue. Les polars plus récents mettent en scène des héros dont on nous cache la mobilité, qui agissent à travers une mobilité elliptique où la proximité physique s'efface au profit de la proximité relationnelle. De flâneur, explorateur de surface dont le corps à corps avec les lieux était marqué, le détective est devenu un explorateur de réseaux qui comprend bien les espaces de flux d'une ville métropolisée. La métropole du polar s'oppose à la campagne non pas en sa qualité de bâti urbain, mais dans la même dualité branché/non branché qu'on trouve chez les personnages. Le regard du héros acquiert ainsi une portée qui va au-delà de la rue, du quartier ou de la ville. Il perçoit jusqu'à l'influence des forces globales qui planent sur la métropole. Mais ce qu'on aurait pu prendre pour une confirmation du morcellement du monde urbain est nuancé par la présence de personnages secondaires, alliés essentiels du détective, dont la maîtrise du territoire est absolue. Ainsi, l'unité urbaine ne disparaît pas des représentations de la ville dans le polar, mais subit plutôt une baisse dans l'échelle de l'héroïsme en passant de l'inspecteur au chauffeur de taxi tout en soulignant que le pouvoir sur l'urbain se trouve désormais du côté des explorateurs de réseaux.

Il faut garder à l'esprit que ces commentaires portent sur des polars montréalais et non sur la littérature québécoise en général. Cet exercice a fourni des éléments de réflexion sur l'expérience de l'espace urbain vécu et partie prenante de changements



des plus contemporains. Lorsque la géographie s'intéresse aux questions liées à la métropolisation, elle choisit souvent de le faire sous l'angle de l'économie et de la politique. La littérature offre un point de vue alternatif. Le genre policier, parce qu'il est destiné à un large public et qu'il met en scène de fins utilisateurs de la scène urbaine, est un des genres littéraires susceptibles d'ouvrir une fenêtre sur la géographie imaginaire de la ville. Celle-ci importe parce qu'elle encadre l'action des individus. C'est pourquoi je vous conviais à ce retour, en géographe, sur les lieux du crime.



Bibliographie

- BISSONNETTE, Jacques (1994) *Sanguine*. Québec, Alire.
- BISSONNETTE, Jacques (1998) *Gueule d'Ange*. Québec, Alire.
- BOUTHILLETTE, Benoît (2005) *La trace de l'escargot*. Montréal, JCL.
- BROSSEAU, Marc (2003) L'espace littéraire entre géographie et critique. Dans Rachel Bouvet et Basma El Omari (dir.) *L'espace en toutes lettres*, Québec, Nota Bene, pp. 13-36.
- CHICOINE, René (1967) *Un homme, rue Beaubien*. Montréal, Cercle du livre de France.
- DESLAURIERS, Pierre (1994) Very Different Montreal. Dans Peter Preston et Paul Simpson-Housley (dir.) *Writing the City*, London, Routledge, pp. 109-124.
- FARISH, Matthew (2005) Cities in Shade: Urban Geography and the use of noir. *Environment and Planning D: Society and Space*, vol. 23, n° 1, pp. 95-118.
- FORESTIER, François (2005) La folie polar. *Nouvel Observateur*, n° 2124, 21-27 juillet, pp. 6-9.
- HAUSLADEN, Gary J. (2000) *Places for Dead Bodies*. Austin, University of Texas Press.
- HOWELL, Philip (1998) Crime and the City Solution: Crime Fiction, Urban Knowledge, and Radical Geography. *Antipode*, vol. 30, n° 4, pp. 357-378.
- LARUE, Monique et CHASSAY, Jean-François (1989) *Promenade littéraire dans Montréal*. Montréal, Québec/Amérique.
- McMANIS, Douglas R. (1978) Places for mysteries. *The geographical Review*, vol. 68, n° 3, pp. 319-334.
- PELLETIER, Jean-Jacques (2001) *Le bien des autres I*. Québec, Alire.
- PELLETIER, Jean-Jacques (2002) *Le bien des autres II*. Québec, Alire.
- SCHMID, David (1995) Imagining Safe Urban Space: the Contribution of Detective Fiction to Radical Geography. *Antipode*, vol. 27, n° 3, pp. 242-269.
- SPEHNER, Norbert (2000) *Le roman policier en Amérique française*. Québec, Alire.
- TREVANIAN (1976) *Le flic de Montréal*. Paris, Robert Laffont.
- TUAN, Yi-Fu (1985) The Landscape of Sherlock Holmes. *Journal of Geography*, vol. 84, pp. 56-60.
- VACHON, Marc (2003) *L'arpenteur de la ville*. Montréal, Triptyque.

